

Michèle Aquien

# L'autre versant du langage



José Corti

88593471

820

Michel Assolant  
L'autre versant  
du langage

L'autre versant  
du langage

TOI-29

16  
54 mon  
5488

L'AMITE VETSTANT  
du langage

Michèle Aquien

# L'autre versant du langage



José Corti

DL-07/05 1997 17456

*Le programme des parutions et le catalogue général  
sont envoyés sur simple demande adressée à :*  
LIBRAIRIE JOSÉ CORTI, 11 RUE DE MÉDICIS, 75006 PARIS

© Librairie José Corti, 1997

N° d'édition : 1397

ISBN 2-7143-0613-6



## INTRODUCTION

*Si particulières sont les conditions propres au langage qu'on peut poser en fait qu'il y a non pas une mais plusieurs structures de la langue, dont chacune donnerait lieu à une linguistique complète.*

(BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, 1, p. 16)

## LANGAGE ET COMMUNICATION

Si l'on se réfère aux différentes définitions qu'en donnent les linguistes, le langage se caractérise par sa fonction de communication. Relevons-en quelques-unes :

Si toutes les langues ont un fonctionnement commun, c'est qu'elles ont toutes pour but de permettre aux hommes de se « signifier », de se faire connaître les uns aux autres leurs pensées.<sup>1\*</sup>

Linguistiquement, tout parler de groupe est une *langue naturelle*, en tant que moyen de *communication* socialement accepté.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Oswald DUCROT & Tzvetan TODOROV, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, p. 15.

\* Toutes les précisions d'édition et de date de publication, pour les principaux ouvrages cités, sont données dans la bibliographie en fin de volume.

<sup>2</sup> Bernard POTTIER *et alii*, *Le Langage*, art. "Les langues dans le monde", p. 226.

[O]n peut dire que la linguistique a acquis son autonomie le jour où elle a cessé de privilégier un de ces usages, penser, s'exprimer ou représenter la réalité en particulier, pour poser en principe que même dans ses usages les plus relevés, l'organisation d'une langue ne s'expliquait que si on la considérait comme un instrument de communication propre à un groupe, sans s'occuper d'abord de l'objet et des modalités de la communication.<sup>3</sup>

La linguistique prend donc pour base de son champ d'études et d'analyses le langage en tant qu'outil de communication. Une telle définition paraît une évidence, mais c'est une évidence dont il convient de se méfier quelque peu, comme nous y invite Benveniste dans son article "De la subjectivité dans le langage". Le langage est-il un outil, un instrument ? Les outils comme la pioche, la flèche, la roue ont été créés par l'homme, or "[l]e langage est dans la nature de l'homme, qui ne l'a pas fabriqué"; d'autre part, si le langage se prête à la communication, c'est parce que "[c]'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme *sujet*, parce que le langage seul fonde en réalité, dans *sa* réalité qui est celle de l'être, le concept d'« ego »"<sup>4</sup>. Si c'est un outil, c'est, pourrait-on dire, un outil **subjectif**.

Il n'y a pas d'un côté l'homme, de l'autre la communication entre hommes par le langage : si le langage est posé comme l'essence de l'homme, alors, dit Julia Kristeva, étudier le langage "permet à l'homme de ne plus se prendre pour une entité souveraine et indécomposable, mais de s'analyser comme un système parlant - comme un *langage*"<sup>5</sup>. La fonction de communication est secondaire, ce qui prime est le lien social : "Tout ce qui se produit comme langage a lieu pour être communiqué dans

<sup>3</sup> Frédéric FRANÇOIS, "Le langage et ses fonctions", in *Le Langage*, volume publié sous la direction d'André MARTINET, p. 8.

<sup>4</sup> *Problèmes de linguistique générale*, 1, p. 259.

<sup>5</sup> Julia KRISTEVA, *Le Langage, cet inconnu*, p. 10.

l'échange social"<sup>6</sup>. Elle nuance aussitôt sa pensée en précisant que cela n'implique pas une prédominance de la fonction de communication. Elle en isole des "constantes non analysables" qui sont d'une part "la formation et la production du sujet parlant" et d'autre part les tenants et aboutissants "de la signification communiquée". La linguistique a longtemps essayé de se situer comme science en dehors de ces paramètres subjectifs et sémantiques.

En revanche, si l'on veut prendre en compte et l'homme et le langage, ce qui est à considérer est le lien social, c'est-à-dire d'abord le discours au sens où s'y pose un sujet, comme le rappelle Lacan dans *Encore* :

En fin de compte, il n'y a que ça, le lien social. Je le désigne du terme de discours parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de le désigner dès qu'on s'est aperçu que le lien social ne s'instaure que de s'ancrer dans la façon dont le langage se situe et s'imprime, se situe sur ce qui grouille, à savoir l'être parlant.<sup>7</sup>

Mais d'autre part ce lien social s'appuie également sur un consensus, qui est le rapport à une certaine réalité, réalité que le discours lui-même produit, dans un cycle d'échange que décrit ainsi Benveniste :

Le langage *re-produit* la réalité. Cela est à entendre de la manière la plus littérale : la réalité est produite à nouveau par le truchement du langage. Celui qui parle fait renaître par son discours l'événement et son expérience de l'événement. Celui qui l'entend saisit d'abord le discours et à travers ce discours, l'événement reproduit. Ainsi la situation inhérente à l'exercice du langage qui est celle de l'échange et du dialogue, confère à l'acte de discours une fonction double : pour le locuteur, il représente la réalité; pour l'auditeur, il recrée cette réalité. Cela fait du langage l'instrument même de la communication intersubjective.<sup>8</sup>

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>7</sup> Jacques LACAN, *Sém. XX, Encore*, p. 51.

<sup>8</sup> *Problèmes de linguistique générale*, 1, p. 25.



On en revient toujours à l'idée de communication, mais on observera qu'elle-même ne présente pas une face unie, unique et univoque dans son fonctionnement intersubjectif.

### LES REVERS DE LA COMMUNICATION

Cette fonction de communication est en effet débordée de tous côtés : par exemple, outre tous les "bruits" dont parle Jakobson, c'est, du côté du code, la propre ambiguïté des éléments linguistiques<sup>9</sup>, c'est encore, par rapport au contexte, la complexité des enjeux sociaux (rapports de courtoisie, de force, de séduction, etc.). Mais il existe aussi, au niveau de l'individu, des émergences, également langagières, qui brouillent la pure information au sens du rapport socialisé et qui ne relèvent que de façon biaisée de l'analyse linguistique. Tout phénomène de langage n'est pas destiné à être communiqué : la réalité dans la communication sociale est fondée sur un consensus, et il arrive que pour le locuteur il y ait une part de réalité qu'il voudrait cacher ou que la règle sociale invite à cacher, et qui apparaît, plus ou moins malgré lui, dans son langage. Le locuteur fait ainsi entendre cette réalité dans la vie courante, soit de manière involontaire dans les lapsus, oublis, confusions, malentendus, symptômes divers, soit de manière plus dirigée dans les jeux de mots, mots d'esprit, et figures diverses.

Des marques spécifiques, comme en particulier l'importance qu'y prend le signifiant, caractérisent ces

<sup>9</sup> Voir à ce propos la thèse de Pierre LE GOFFIC, *Ambiguïté linguistique et activité de langage*. L'ambiguïté joue un grand rôle dans le langage de la communication : elle permet de maintenir une possibilité de passage entre le langage de la vie consciente et sociale et celui de l'inconscient, jouant ainsi un rôle de soupape sans lequel on peut supposer qu'il y aurait impossibilité de toute liberté, et explosion.

manifestations langagières destinées à faire apparaître l'envers d'une réalité de consensus. Ces phénomènes où le langage échappe à la pure communication sociale apparaissent selon des modalités très diverses : celles qui retiendront mon attention concernent la psychanalyse d'une part, la poésie<sup>10</sup> d'autre part. Pourquoi ces deux pôles d'intérêt *a priori* si différents? À cause de cette simple constatation : la poésie moderne, en se débarrassant de la narration et de formes devenues de pures conventions ornementales (et uniquement si elles sont utilisées en tant que telles, comme costumes prêts à porter), utilise une langue très proche dans ses procédés d'un langage qui se fait jour quand l'inconscient apparaît à nu, c'est-à-dire dans la psychose et, pour le névrosé, sur le divan, dans les rêves et dans les symptômes. Autre constatation : la concomitance des deux phénomènes, c'est-à-dire, à la charnière entre le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècles, la mise au point d'une nouvelle expression poétique<sup>11</sup>, ressentie par certains comme une révolution, et celle de la cure analytique et de l'exploration de l'inconscient, révolution que Freud n'hésite pas à comparer à celle de Copernic.

La **psychanalyse** enregistre ce que la dictée de l'inconscient détourne dans la prise de parole individuelle. Benveniste, en ouverture à son article

<sup>10</sup> Pour Pierre REVERDY (*Cette Émotion appelée poésie*, p. 28), si l'on peut parler de communication en matière de poésie, c'est d'une émotion qu'il s'agit : "Si écrire est un moyen de révélation au premier chef, c'est aussi un moyen de communication. Mais, pour le poète, il est nécessaire de préciser le genre de communication - ce qu'il entend livrer de lui-même et ce qu'il ambitionne d'atteindre dans l'autre. S'agit-il de distraire ? Point du tout. Il s'agit d'émouvoir. Ce qui n'est rien de moins que faire jaillir la source du rocher."

<sup>11</sup> On pourra rappeler à ce propos les premières lignes du troisième tome des *Études sur le temps humain* de Georges POULET : "Vers le début du vingtième siècle, il y a, semble-t-il, dans la littérature, le sentiment de quelque chose qui commence, d'un départ à neuf."

“Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne”, note l'existence de cet “autre discours” :

[L]’analyste opère sur ce que le sujet lui dit. Il le considère dans les discours que celui-ci lui tient, il l’examine dans son comportement locutoire, « fabulateur », et à travers ces discours se configure lentement pour lui un autre discours qu’il aura charge d’explicitier, celui du complexe enseveli dans l’inconscient.<sup>12</sup>

Autrement dit, l’analyste a aussi à percevoir cet autre discours à travers les mensonges mêmes que lui (et que se) raconte l’analysant. Pour ce faire il doit, poursuit Benveniste,

[...] être attentif au contenu du discours, mais non moins et surtout aux déchirures du discours. Si le contenu le renseigne sur la représentation que le sujet se donne de la situation et sur la position qu’il s’y attribue, il y recherche, à travers ce contenu, un nouveau contenu, celui de la motivation inconsciente qui procède du complexe enseveli. Au-delà du symbolisme inhérent au langage, il percevra un symbolisme spécifique qui se constituera, à l’insu du sujet, autant de ce qu’il omet que de ce qu’il énonce. Et dans l’histoire où le sujet se pose, l’analyste provoquera l’émergence d’une autre histoire, qui expliquera la motivation. Il prendra donc le discours comme truchement d’un autre « langage », qui a ses règles, ses symboles et sa « syntaxe » propres, et qui renvoie aux structures profondes du psychisme.<sup>13</sup>

On retiendra de cette description l’idée que c’est aux “déchirures du discours” que l’essentiel se fait entendre, là où ça trébuche.

Julia Kristeva souligne le rôle spécifique qu’y joue alors le signifiant, mais en restreignant ces phénomènes

<sup>12</sup> *Op. cit.*, pp. 75-76.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 78.

au rêve, alors qu'ils concernent aussi tout l'autre discours du sujet sur le divan :

[L]e signifiant devient autonome, se détache du signifié auquel il adhère lors de la communication du message, et se découpe en unités signifiantes qui, elles, véhiculent un signifié nouveau, inconscient, invisible sous le signifié du message consciemment communiqué [...].<sup>14</sup>

Dans le cas précis de la psychanalyse, la réalité cachée est une réalité individuelle et psychique qui existe à l'insu même du sujet mais qui agit sur lui en **motivant** inconsciemment symptômes, angoisses, etc. Le fait, de la part du patient de dévider ce fil, de la part de l'analyste de placer au bon endroit l'interprétation, la ponctuation juste (donc l'attestation que cette part insue de langage a été bien entendue) a une action curative dans la vie propre du patient. La considération de ces phénomènes dans l'analyse amène Benveniste à se poser les questions suivantes :

[Q]uel est donc ce « langage » qui agit autant qu'il exprime? Est-il identique à celui qu'on emploie hors de l'analyse ?<sup>15</sup>

Pour Julia Kristeva, il s'agit d'"une langue (subjective, personnelle)" qui s'inscrit de manière parasite "dans la langue (structure sociale neutre)". Elle précise : "Le langage pour la psychanalyse est un système signifiant pour ainsi dire secondaire, appuyé sur la langue et en rapport évident avec ses catégories, mais lui superposant une organisation propre, une logique spécifique."<sup>16</sup> Autre précision importante : Julia Kristeva souligne l'idée que cet autre discours échappe à ce que, de la langue, étudie la linguistique :

<sup>14</sup> *Le Langage, cet inconnu*, pp. 273-274.

<sup>15</sup> *Op. cit.*, p. 77.

<sup>16</sup> *Le Langage, cet inconnu*, p. 266.

Insistons encore une fois sur le fait que ce langage n'est pas identique à la langue qu'étudie la linguistique, mais qu'il se fait dans cette langue; soulignons d'autre part que cette langue elle-même n'existe réellement que dans le discours dont Freud cherche les lois, et que, par conséquent, la recherche freudienne élucide des spécificités linguistiques qu'une science ne tenant pas compte du discours n'atteindra jamais. [...] il s'agit bien d'une fonction du langage propre à toutes les langues.<sup>17</sup>

On ne contestera pas, au contraire, l'universalité de ce langage spécifique qui se greffe sur la langue, mais en parlant de "fonction du langage", Julia Kristeva se réfère à la *fonction poétique* de Jakobson, c'est-à-dire à l'une des composantes de sa théorie de la communication; or il me semble que, bien plus que d'une "fonction du langage", c'est d'une autre face, d'un autre versant du langage qu'il s'agit.

C'est cet autre versant que l'on retrouve dans le caractère particulier du **langage poétique**. Les changements intervenus depuis maintenant plus d'un siècle dans ce langage et dans le rapport même à la poésie, les découvertes de la psychanalyse, ont entraîné une prise de conscience progressive de cette altérité, et de la nature de cette altérité. Benveniste, vers la fin de ses "Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne", critique ce qu'avance Freud sur les sens opposés dans les mots primitifs, montrant d'une part les erreurs de la démonstration, et d'autre part l'erreur plus profonde qu'a commise Freud en croyant pouvoir appliquer à une illusoire enfance de l'humanité des catégories qui relèvent de l'enfance de l'individu. Et il ajoute :

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 270.

Ce que Freud a demandé en vain au langage « historique », il aurait pu en quelque mesure le demander au mythe ou à la poésie. Certaines formes de poésie peuvent s'apparenter au rêve et suggérer le même mode de structuration, introduire dans les formes normales du langage ce suspens du sens que le rêve projette dans nos activités. Mais alors c'est, paradoxalement, dans le surréalisme poétique, que Freud, au dire de Breton, ne comprenait pas, qu'il aurait pu trouver quelque chose de ce qu'il cherchait à tort dans le langage organisé.<sup>18</sup>

Benveniste ne fait référence qu'au rêve dans ces phrases, et c'est sans doute pourquoi il se réfère uniquement au surréalisme. En effet, il est dommage que cette réflexion se restreigne ainsi à un mouvement qui s'est effectivement réclamé de manière explicite – mais erronée – de l'apport de la psychanalyse, car il est vrai que la considération du champ poétique, et en particulier de **la poésie moderne**, va dans le sens de ce qu'il avance là.

La stylistique et la poétique prennent en compte ces phénomènes de suspens du sens, de modes de structuration, semblables à ceux de la psychanalyse et des lapsus de la langue courante, c'est-à-dire donnant au signifiant un statut particulier, dans des textes littéraires où se manifestent des processus effectivement identiques mais qui, eux, ont été travaillés par leurs auteurs en

<sup>18</sup> *Op. cit.*, p. 83. À propos des rapports entre Freud et les surréalistes, voir l'article de Paule PLOUVIER, "Le surréalisme face à Freud" in *La Révolution freudienne*, **DIRES**, n°7, janvier 1989 (revue du centre freudien de Montpellier, Université Paul Valéry). Paule Plouvier souligne avec raison que la méfiance de Freud est due au fait que les surréalistes croyaient avoir affaire, dans leurs productions, à un jaillissement direct de l'inconscient, alors que, pour Freud, bon juge en cela, "[l]a création esthétique loin de s'identifier à un mouvement pulsionnel exige un travail technique destiné à le masquer" (p. 93). On rappellera également que le pouvoir créateur de l'inconscient a été exploré en tant que tel bien avant les surréalistes par le poète Max JACOB.

toute conscience. Benveniste indique cette voie à la fin de son article, tout en la limitant à une série de procédés rhétoriques de l'inconscient (dont il continue à ne prendre en compte que le langage des rêves) alors qu'il s'agit d'une langue autre, où ces mêmes figures ne jouent pas un rôle d'image, d'illustration, mais sont la grammaire même du signifiant, comme on le verra :

[C]'est dans le style, plutôt que dans la langue, que nous verrions un terme de comparaison avec les propriétés que Freud a décelées comme signalétiques du « langage » onirique. On est frappé des analogies qui s'esquissent ici. L'inconscient use d'une véritable « rhétorique » qui, comme le style, a ses « figures », et le vieux catalogue des tropes fournirait un inventaire approprié aux deux registres de l'expression. On y trouve de part et d'autre tous les procédés de substitution engendrés par le tabou : l'euphémisme, l'allusion, l'antiphrase, la prétérition, la litote. La nature du contenu fera apparaître toutes les variétés de la métaphore, car c'est d'une conversion métaphorique que les symboles de l'inconscient tirent leur sens et leur difficulté à la fois. Ils emploient aussi ce que la vieille rhétorique appelle la métonymie (contenant pour contenu) et la synecdoque (partie pour le tout), et si la « syntaxe » des enchaînements symboliques évoque un procédé de style entre tous, c'est l'ellipse. Bref, à mesure qu'on établira un inventaire des images symboliques dans le mythe, le rêve, etc., on verra probablement plus clair dans les structures dynamiques du style et dans leurs composantes affectives. Ce qu'il y a d'intentionnel dans la motivation gouverne obscurément la manière dont l'inventeur d'un style façonne la matière commune, et, à sa manière, s'y délivre. Car ce qu'on appelle inconscient est responsable de la manière dont l'individu construit sa personne, de ce qu'il y affirme et de ce qu'il rejette ou ignore, ceci motivant cela.<sup>19</sup>

<sup>19</sup> *Op. cit.*, p. 86-87. Même affirmation par Jacques LACAN, *Écrits*, p. 361 : « L'analyste trouvera beaucoup à prendre de la recherche linguistique dans ses développements modernes les plus concrets, pour éclaircir les difficiles problèmes qui lui sont posés par la verbalisation dans ses abords technique et doctrinal. Cependant qu'on peut reconnaître, de la façon la plus inattendue, dans l'élaboration

Comme on a pu déjà le noter, Julia Kristeva fait un pas de plus en soulignant la primauté du signifiant à propos de la fonction poétique :

En ce qui concerne la poésie à proprement parler, cette accentuation du message pour son propre compte, cette dichotomie des signes et des objets, se marque d'abord par l'importance qu'y joue l'*organisation du signifiant*, ou de l'aspect phonétique du langage. La similarité des sons, les rimes, l'intonation, la rythmique des différents types de vers, etc., ont une fonction qui, loin d'être purement ornementale, véhicule un nouveau signifié qui se surajoute au signifié explicite.<sup>20</sup>

Elle en parle presque dans les mêmes termes que de la psychanalyse, mais ne fait le rapprochement, elle aussi, qu'avec la syntaxe du rêve.

Celui qui est le fondateur de la linguistique moderne, Ferdinand de Saussure, a eu très tôt conscience qu'il existait ainsi un langage autre, que sous le discours (en l'occurrence les vers saturniens) pouvait se révéler un primat du signifiant : ses *Anagrammes*, il ne les a pas publiées lui-même, il a fallu attendre, bien après sa mort, le travail d'exégèse de Jean Starobinski, sans doute parce que le linguiste ne voulait pas faire paraître ce qui était pour lui à un stade de simple intuition et non de démonstration. S'il avait connu (ou mieux connu?) l'œuvre de Freud, il aurait peut-être eu plus de raisons d'avoir confiance en sa recherche.

Quand on considère la question du côté des créateurs eux-mêmes, on constate que pour eux, c'est cette autre fonction du langage qui les distingue des autres hommes. Et Georges-Emmanuel Clancier affirme ainsi :

des phénomènes les plus originaux de l'inconscient, rêves et symptômes, les figures mêmes de la désuète rhétorique, qui se montrent à l'usage en donner les spécifications les plus fines."

<sup>20</sup> *Le Langage, cet inconnu*, pp. 285-286.



L'homme est instauré dans le langage même s'il n'est pas artiste, mais c'est dans le langage de la communication immédiate, alors qu'évidemment le langage pour l'artiste fait appel à une autre fonction.<sup>21</sup>

Maurice Blanchot, dans *Le Livre à venir*, s'associe à une telle conception en parlant de la question littéraire :

De tout temps il a été implicitement reconnu à ceux qui ont quelque chose à voir avec l'étrangeté de la parole littéraire un statut ambigu, un certain jeu à l'égard des lois communes, comme pour laisser place libre, par ce jeu, à d'autres lois plus difficiles et plus incertaines.<sup>22</sup>

Et il précise plus loin :

[Il] s'agit ici du rapport qui n'est pas un pouvoir, de la communication ou du langage qui ne s'accomplit pas comme pouvoir.<sup>23</sup>

## LE LANGAGE SUR DEUX VERSANTS

Dans ces deux cas, est mis en valeur un aspect autre – non perceptible dans l'immédiateté de la communication sociale – de la réalité : pour les manifestations inconscientes, c'est une réalité purement personnelle et psychique; pour la littérature et plus particulièrement la poésie, c'est un aspect de la réalité humaine qui met en jeu de manière universelle les forces subjectives du désir dans ce qu'elles ont de plus haut et même de transcendant. Dans ces deux types de circonstances apparaît donc un certain langage, avec ses caractéris-

<sup>21</sup> *Entretiens sur l'art et la psychanalyse*, p. 131.

<sup>22</sup> *Le Livre à venir*, p. 42.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 44.

tiques propres et récurrentes, et c'est ce que j'appelle **l'autre versant du langage**, en me référant à ces versets de Saint-John Perse dans *Vents* II, 6 :

*Et vous pouvez me dire : Où avez-vous pris cela ? – Textes reçus en langage clair ! versions données sur deux versants !... Toi-même stèle et pierre d'angle !... Et pour des fourvoiements nouveaux, je t'appelle en litige sur ta chaise dièdre,*

*O Poète, ô bilingue, entre toutes choses bisaiguës, et toi-même litige entre toutes choses litigieuses – homme assailli du dieu! homme parlant dans l'équivoque!... ah! comme un homme fourvoyé dans une mêlée d'ailes et de ronces, parmi des noces de busaigles !<sup>24</sup>*

Le poète se place à la rencontre de ces deux versants du langage, où il siège en privilégié, qui entend et parle en toute conscience et l'un et l'autre, lui qui est "bilingue", car, remarque Benveniste en conclusion à ses "Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne", c'est là

un « langage » si particulier qu'il [Freud] a tout intérêt à le distinguer de ce que nous appelons ainsi. [...] Dans l'aire où cette symbolique inconsciente se révèle, on pourrait dire qu'elle est à la fois infra- et supra-linguistique. Infra-linguistique, elle a sa source dans une région plus profonde que celle où l'éducation installe le mécanisme linguistique. Elle utilise des signes qui ne se décomposent pas et qui comportent de nombreuses variantes individuelles, susceptibles elles-mêmes de s'accroître par recours au domaine commun de la culture ou à l'expérience personnelle. Elle est supra-linguistique du fait qu'elle utilise des signes extrêmement condensés, qui, dans le langage organisé, correspondraient plutôt à de grandes unités du discours qu'à des unités minimales. Et entre ces signes s'établit une relation dynamique d'intentionnalité qui se ramène à une motiva-

<sup>24</sup> O.C., p. 213.

tion constante (la « réalisation d'un désir refoulé ») et qui emprunte les détours les plus singuliers.<sup>25</sup>

Si Jacques Lacan, après s'être passionné pour la linguistique et en particulier les apports de Roman Jakobson, s'en est ensuite détourné au profit de ce qu'il a nommé "linguisterie", c'est qu'elle ne traitait pas de ce qu'il appelle, en un seul mot pour mieux souligner son caractère premier, **lalangue**, qui concerne cette autre face du langage. Il la définit ainsi dans *Encore* :

Lalangue sert à de toutes autres choses qu'à la communication. C'est ce que l'expérience de l'inconscient nous a montré, en tant qu'il est fait de lalangue, cette lalangue dont vous savez que je l'écris en un seul mot, pour désigner ce qui est notre affaire à chacun, lalangue dite maternelle, et pas pour rien dite ainsi.

[...] Mais lalangue sert-elle d'abord au dialogue ? Comme je l'ai autrefois articulé, rien n'est moins sûr.<sup>26</sup>

Ce langage, ainsi défini, est le revers du discours. Il n'est pas autonome, n'existe pas à l'état pur, mais se greffe de manière parasite sur du discours existant. Ce n'est pas non plus une langue à part : il ne se manifeste que par rapport à une langue donnée, et à l'intérieur de ses catégories. La distinction entre les deux faces du langage ne recoupe pas du tout celle qu'établit Saussure entre langue et parole, tout en s'inscrivant dans le principe saussurien que rappelle Benveniste, à savoir que "*le langage, sous quelque point de vue qu'on étudie, est toujours un objet double, formé de deux parties dont l'une ne vaut que par l'autre*"<sup>27</sup>. Il existe et il a existé maintes oppositions qui permettent d'envisager le langage comme un objet double. En considérer certaines nous amènera à mieux cerner la spécificité de cet autre versant du langage.

<sup>25</sup> *Op. cit.*, p. 86.

<sup>26</sup> *Encore*, p. 126.

<sup>27</sup> *Problèmes de linguistique générale*, 1, p. 40.

Une des plus anciennes, du moins dans notre civilisation qui puise aux plus hautes sources de l'Antiquité grecque, oppose le langage oraculaire au *langage clair* : c'est à cette tradition que se réfèrent Saint-John Perse dans *Vents* II, 6, ou encore Valéry dans le poème de *Charmes* intitulé "La Pythie". D'un côté, les balbutiements plus ou moins inarticulés de la Pythie ou de la Sibylle sont censés émettre les oracles du dieu (en l'occurrence, pour la Pythie, Apollon, dieu des arts et en particulier de la poésie), acte qu'Héraclite décrit dans le fragment 92 :

Quand la Sibylle, d'une bouche délirante, profère des mots sans sourires, sans parure, sans parfums... par la vertu du dieu.<sup>28</sup>

De l'autre, à ces mots trop nus si l'on en croit Héraclite, correspondent, pour les rendre humains, les transcriptions interprétatives des prêtres-prophètes-poètes. Ainsi s'établit une opposition que Tzvetan Todorov, dans *Théories du symbole*, situe

sous la forme d'une opposition entre deux régimes du langage, direct et indirect, clair et obscur, *logos* et *muthos*, et, en conséquence, entre deux modes de réception, la compréhension pour l'un, l'interprétation pour l'autre. C'est ce dont témoigne le fameux fragment d'Héraclite, qui décrit la parole de l'oracle à Delphes : « Le maître dont l'oracle est à Delphes ne dit rien et ne cache rien mais il signifie. »<sup>29</sup>

Ce dernier fragment d'Héraclite, dans sa clarté, situe ce qui est du *muthos* du côté du signifiant. Or, quand il s'oppose à *logos*, *muthos*<sup>30</sup> désigne la légende, le récit non historique, le mythe, alors que le premier est appli-

<sup>28</sup> *Les fragments d'Héraclite*, trad. Roger Munier.

<sup>29</sup> *Théories du symbole*, p. 28. Il s'agit du fragment 93.

<sup>30</sup> D'après les articles correspondants du *Dictionnaire grec-français* d'A. Bailly.

qué au récit confirmé par des témoignages : le *mutbos* serait de l'**ordre de la construction**, et **éventuellement de la fiction**, alors que le *logos* donnerait une information sur un réel vécu. Notons que la pratique herméneutique de la divination se fonde non seulement sur des paroles oraculaires, mais aussi sur une sorte d'arbitraire hallucinatoire, qui consiste dans "la découverte d'un sens, pour des objets qui n'en avaient pas"<sup>31</sup>, le réel étant pris comme réservoir de signifiants pour le langage de la divinité<sup>32</sup>.

La notion de *logos* est par ailleurs elle-même fort complexe et sujette à une telle polysémie (plus de trois colonnes serrées dans le *Dictionnaire grec-français* d'A. Bailly) qu'on peut y trouver tout et son contraire à partir de l'idée de parole : mot, sentence, exemple, décision, promesse, argument, ordre, proportion, rumeur, conversation, discussion, ou encore fable, composition en prose (par opposition au vers), discours, traité, lettres, raison, intelligence, motif, valeur, etc. On la trouve, invoquée avec la valeur que nous donnons au **Verbe** dans sa puissance en quelque sorte divine, dès les premiers *Fragments* d'Héraclite :

## 1

Le *logos* que je dis, les hommes lui sont de toujours étrangers, avant d'être à son écoute, comme une fois qu'ils ont écouté. Car bien que tout arrive selon ce *logos*, ils perdent pied dès qu'ils se risquent à des paroles et des actes tels que ceux que j'expose, distinguant chacun selon sa nature et expliquant ce qu'il en est. Pour les autres hommes, ce qu'ils font dans la veille leur échappe, comme ils oublient ce qu'ils font en dormant.

<sup>31</sup> Tzvetan TODOROV, *op. cit.*, p. 29.

<sup>32</sup> C'est sur ce type d'hallucination dans la chasse aux signes que se fonde le roman *Cosmos* de Witold GOMBROWICZ : le héros suit ce qu'il considère comme un fléchage dans la nature et dans la vie, branches d'arbres cassées dans une certaine direction, accidents encore plus ténus, tous signes qui fabriqueront son destin – manière de réaliser dans l'après-coup le fatal "c'était écrit".

## 2

Il faut donc s'attacher à ce qui est commun. Mais bien que le logos soit commun, la plupart vivent comme s'ils avaient une pensée en propre.<sup>33</sup>

C'est cette même valeur que lui confère Lacan dans son œuvre, et en particulier dans ce passage où il distingue l'existence d'un *ορθος λογος* :

Le principe de réalité gouverne ce qui se passe au niveau de la pensée, mais ce n'est que pour autant que de la pensée revient quelque chose qui, dans l'expérience interhumaine, trouve à s'articuler en paroles, qu'il peut, comme principe de la pensée, venir à la connaissance du sujet, dans le conscient.

Inversement, l'inconscient, lui, est à situer au niveau d'éléments, de composés logiques qui sont de l'ordre du *λογος*, articulés sous la forme d'un *ορθος λογος* caché au cœur du lieu où pour le sujet s'exercent les passages, les transferts motivés par l'attraction et la nécessité, l'inertie du plaisir, et qui feront pour lui indifféremment valoir tel signe plutôt que tel autre – pour autant qu'il peut venir à substitution du premier signe, ou au contraire voir se transférer à lui la charge affective liée à une première expérience.<sup>34</sup>

Dans des emplois plus particuliers, on a vu la notion de *logos* opposée au *muthos* ; elle est aussi opposée, comme langage parlé, à *grammata* (langage écrit) par Platon dans le *Pbèdre*. Platon, selon le commentaire qu'en fait Jacques Derrida dans *La Dissémination*, distingue le *logos*, lieu de vérité et de santé, parole mise sous l'autorité du père, et l'écriture (*grammata*), lieu de retournement et de perte de mémoire, lieu aussi de l'ambiguïté, ce qui la rapproche du *muthos* :

<sup>33</sup> *Op. cit.*, p. 11.

<sup>34</sup> Séminaire VII (1959-1960), *L'Éthique de la psychanalyse*, pp. 42-43.

La vérité de l'écriture, c'est-à-dire, nous allons le voir, la non-vérité, nous ne pouvons la découvrir en nous-mêmes par nous-mêmes. Et elle n'est pas l'objet d'une science, seulement d'une histoire récitée, d'une fable répétée. Le lien de l'écriture au mythe se précise, comme son opposition au savoir et notamment au savoir qu'on puise en soi-même, par soi-même. Et du même coup, par l'écriture ou par le mythe, se signifient la rupture généalogique et l'éloignement de l'origine. On remarquera surtout que ce dont l'écriture sera plus loin accusée – de répéter sans savoir – définit ici la démarche qui conduit à l'énoncé et à la détermination de son statut. On commence par répéter sans savoir – par un mythe – la définition de l'écriture : répéter sans savoir. Cette parenté de l'écriture et du mythe, l'un et l'autre distingués du logos et de la dialectique, ne fera désormais que se préciser.<sup>35</sup>

La dévaluation de l'écrit dans le *Phèdre* tient au statut dialectique de la vérité : pour Platon, on peut écrire sans savoir, donc sans avoir en vue une vérité ; c'est qu'il ne considère le concept de vérité que sous son aspect philosophique. Or, s'agissant de psychanalyse ou de poésie, il s'agit d'établir et de reconnaître une distinction entre vérité philosophique et dialectique, qui est le résultat d'un parcours raisonné, et qui est liée dans ce cas au *logos* (au signifié), et une **vérité immanente et empirique**, qui se donne dans l'immédiateté et l'évidence, et qui est liée au statut de l'écriture (au signifiant). C'est de cette dernière vérité qu'il s'agit quand Lacan écrit :

Les contenus de l'inconscient ne nous livrent en leur décevante ambiguïté nulle réalité plus consistante dans le sujet que l'immédiat ; c'est de la vérité qu'ils prennent leur vertu, et dans la dimension de l'être : Kern unseres Wesen, les termes sont dans Freud.<sup>36</sup>

<sup>35</sup> *La Dissémination*, pp. 83-84.

<sup>36</sup> Jacques LACAN, *Écrits*, p. 518.

L'autre versant du langage s'inscrit dans ce "noyau de notre être", dans l'être-là, dans le "C'est ça", dans une évidence de vérité : c'est une vérité qui se donne à voir, qui n'est ni démontrée ni démontée<sup>37</sup>. Elle est en relation directe avec la vie même, comme l'affirme le poète anglais Shelley :

*Un poème est l'image même de la vie exprimée dans son éternelle vérité.*<sup>38</sup>

Cela ne signifie pas que ces deux modes d'être de la vérité ne peuvent en venir à coïncider. De plus, ce "c'est ça" serait plutôt de l'ordre du juste que du vrai, si l'on en croit Pierre Reverdy :

En art comme en poésie, il ne s'agit pas que les choses soient vraies - il faut qu'elles soient justes.<sup>39</sup>

D'autres notions que nous retrouverons sont mises en jeu dans cette opposition : celles de **mémoire** et de **répétition**. Platon, dans le mythe de Theuth, reproche à l'écriture de produire "l'oubli dans les âmes en leur faisant négliger la mémoire"; c'est de mémoire consciente et active qu'il s'agit là, non pas de celle qui, de manière analogue à l'écriture, fixe les signifiants et les amène à se répéter, à insister. Il en va ainsi avec la répétition : l'écriture prise en elle-même ne fait, comme dit le mythe de Theuth, que "renouveler le souvenir", mais la répétition a un autre statut quand on considère

<sup>37</sup> Cf. Roland BARTHES, *Le Plaisir du texte*, p. 24 : "le texte (il en est de même pour la voix qui chante) ne peut m'arracher que ce jugement, nullement adjectif : *c'est ça!* Et plus encore : *c'est cela pour moi!* Ce "pour-moi" n'est ni subjectif, ni existentiel, mais nietzschéen ("... au fond, c'est toujours la même question : Qu'est-ce que c'est *pour moi?*...")."

<sup>38</sup> *Défense de la poésie*. Cette phrase est citée par Éluard dans *Donner à voir*, "Premières vues anciennes".

<sup>39</sup> *Cette Émotion appelée poésie*, p. 187.



psychanalyse et poésie. Elle "prend son principe", écrit Lacan, dans "l'*insistance* de la chaîne signifiante"<sup>40</sup> : la parole, s'il n'y a pas insistance, est quelque chose qui coule, qui ne se répète pas; la poésie est une parole qui ne coule pas (c'est ce qui l'oppose à la prose), et il en va de même pour les signifiants inscrits dans l'inconscient : ils sont fixés dans une structure, et, dans le symptôme, ils se répètent – la fonction de la cure est de faire qu'ils puissent s'écouler.

Tous les concepts que Platon met en rapport avec l'écriture pour en faire la satire apparaissent sous un jour différent sur un versant du langage qui a **statut d'écrit**, même s'il ne l'est pas – en quoi il diffère de ce que Platon appelle *grammata*, et qui est l'écrit même par opposition au dit. On est là dans l'écriture au sens que lui donne Barthes quand il la décrit, même en tant que phénomène conscient et culturel, comme "toujours enracinée dans un au-delà du langage" :

[E]lle se développe comme un germe et non comme une ligne, elle manifeste une essence et menace d'un secret, elle est une contre-communication, elle intimide. [...] il y a, au fond de l'écriture, une « circonstance » étrangère au langage, il y a comme le regard d'une intention qui n'est déjà plus celle du langage.<sup>41</sup>

Autre opposition, proche de la précédente, mais proche aussi d'une distinction longtemps établie dans le langage écrit entre prose et poésie, celle qui institue d'un côté la langue courante, immédiate, destinée à passer, et de l'autre la langue de l'accomplissement artistique, **destinée à être fixée**. Pour Mallarmé, c'est cette séparation (κρῖσις) qui caractérise le moment qu'il vit et auquel il prête son concours, de la *Crise de vers* :

<sup>40</sup> *Écrits*, p. 11.

<sup>41</sup> *Le Degré zéro de l'écriture*, pp. 18-19.

Un désir indéniable à mon temps est de séparer comme en vue d'attributions différentes le double état de la parole, brut ou immédiat ici, là essentiel.

Narrer, enseigner, même décrire, cela va et encore qu'à chacun suffirait peut-être pour échanger la pensée humaine, de prendre ou de mettre dans la main d'autrui en silence une pièce de monnaie, l'emploi élémentaire du discours dessert l'universel *reportage* dont, la littérature exceptée, participe tout entre les genres d'écrits contemporains.

[...]

Au contraire d'une fonction de numéraire facile et représentatif, comme le traite d'abord la foule, le dire, avant tout, rêve et chant, retrouve chez le Poète, par nécessité constitutive d'un art consacré aux fictions, sa virtualité.<sup>42</sup>

Cette comparaison de Mallarmé avec la pièce de monnaie, Lacan la reprend et la prolonge par deux fois dans les *Écrits* quand il décrit la partie du discours à l'écoute de laquelle se tient l'analyste et qui se greffe sur le langage courant :

L'art de l'analyste doit être de suspendre les certitudes du sujet, jusqu'à ce que s'en consomment les derniers mirages. Et c'est dans le discours que doit se scander leur résolution. Quelque vide en effet qu'apparaisse ce discours, il n'en est ainsi qu'à le prendre à sa valeur faciale : celle qui justifie la phrase de Mallarmé quand il compare l'usage commun du langage à l'échange d'une monnaie dont l'avvers comme l'envers ne montrent plus que des figures effacées et que l'on se passe de main en main « en silence ». Cette métaphore suffit à nous rappeler que la parole, même à l'extrême de son usure, garde sa valeur de tessère.

[...]

Aussi bien le psychanalyste sait-il mieux que personne que la question y est d'entendre à quelle « partie » de ce discours est confié le terme significatif, et c'est bien ainsi qu'il opère dans le meilleur cas : prenant le récit d'une histoire

<sup>42</sup> MALLARMÉ, *Crise de vers* (fin), O. C., p. 368.

quotidienne pour un apologue qui à bon entendeur adresse son salut, une longue prosopopée pour une interjection directe, ou au contraire un simple lapsus pour une déclaration fort complexe, voire le soupir d'un silence pour tout le développement lyrique auquel il supplée.

Ainsi c'est une ponctuation heureuse qui donne son sens au discours du sujet. C'est pourquoi la suspension de la séance [...] y joue le rôle d'une scansion qui a toute la valeur d'une intervention pour précipiter les moments concluants.<sup>43</sup>

Pour que ne soit pas vaine notre chasse, à nous analystes, il nous faut tout ramener à la fonction de coupure dans le discours, la plus forte étant celle qui fait barre entre le signifiant et le signifié. Là se surprend le sujet qui nous intéresse puisque à se nouer dans la signification, le voilà logé à l'enseigne du pré-conscient. Par quoi l'on arriverait au paradoxe de concevoir que le discours dans la séance analytique ne vaut que de ce qu'il trébuche ou même s'interrompt : si la séance elle-même ne s'instituait comme rupture dans un faux discours, disons dans ce que le discours réalise à se vider comme parole, à n'être plus que la monnaie à la frappe usée dont parle Mallarmé, qu'on se passe de main en main « en silence ».<sup>44</sup>

Valéry s'inscrit dans une opposition analogue quand il écrit, affirmant les "Droits du poète sur la langue" :

La langue parlée ordinaire est un instrument pratique. Elle résout à chaque instant des problèmes immédiats. *Son office est rempli quand chaque phrase a été entièrement abolie, annulée, remplacée par le sens.* La compréhension est son terme.

Mais, au contraire, l'usage poétique est dominé par des conditions *personnelles*, par un sentiment musical conscient, suivi, maintenu...

[...]

Ici le langage n'est plus un acte transitif, un expédient. Il lui

<sup>43</sup> "Fonction et champ de la parole et du langage", pp. 251-252.

<sup>44</sup> "Subversion du sujet et dialectique du désir", p. 801.

est au contraire attribué une *valeur propre*, qui doit se retrouver intacte, *en dépit des opérations de l'intellect sur les propositions données*. Le langage poétique doit se conserver soi-même, par soi-même, et demeurer identique, *inaltérable par l'acte de l'intelligence qui lui trouve ou lui donne un sens*.

Toute littérature qui a dépassé un certain âge montre une tendance à créer un langage poétique séparé du langage ordinaire, avec un vocabulaire, une syntaxe, des licences et des inhibitions, différents plus ou moins des communs. Le relevé de ces écarts serait très instructif. Cette différenciation est inévitable, puisque les fonctions des mots et des moyens d'expression ne sont pas les mêmes. On pourrait concevoir que le langage poétique se développât au point de constituer un système de notations aussi différent du langage pratique que le sont la langue artificielle de l'algèbre ou celle de la chimie. Le moindre poème contient tous les germes, toutes les indications de ce développement possible.<sup>45</sup>

C'est le chemin que l'on essaiera de parcourir, en distinguant dans une première partie les opérations et le statut du signifiant sur cet autre versant du langage, dans une deuxième partie la généalogie du langage inconscient et ses manifestations pathologiques, dans une troisième partie la spécificité des poètes et du langage poétique face à un tel enjeu.

<sup>45</sup> *Pièces sur l'Art, Œuvres*, t. II, pp. 1263-1264.

[The text in this section is extremely faint and largely illegible. It appears to be the main body of text on the page, possibly a page number or a page from an older edition of a history book. The text is mirrored across the page, suggesting a scanning artifact or bleed-through from the reverse side.]

## PREMIÈRE PARTIE

### INTRODUCTION

## LE SIGNIFIANT DANS TOUS SES ÉCLATS

RROSE SÉLAVY, ETC.

*Rose aisselle a vit.*

*Rr'ose, essaie là, vit.*

*Rôts et sel à vie.*

*Rose S, L, have I.*

*Rosée, c'est la vie.*

*Rose scella vît.*

*Rose sella vît.*

*Rose sait la vie.*

*Rose, est-ce, hélas, vie?*

*Rose aise béla vît.*

*Rose est-ce aile, est-ce elle?*

*Est celle*

AVIS

(Robert DESNOS, *Corps et biens*,  
p. 67)

# PREMIÈRE PARTIE

## LE SIGNIFIANT DANS TOUTES SES PLACES

### TABLE DES MATIÈRES

Introduction	1
Chapitre I. Le Signifiant	15
Chapitre II. Le Signifié	35
Chapitre III. Le Signifiant et le Signifié	55
Chapitre IV. Le Signifiant et le Signifié dans le langage	75
Chapitre V. Le Signifiant et le Signifié dans le discours	95
Chapitre VI. Le Signifiant et le Signifié dans le langage et le discours	115
Chapitre VII. Le Signifiant et le Signifié dans le langage et le discours (suite)	135
Chapitre VIII. Le Signifiant et le Signifié dans le langage et le discours (fin)	155
Annexe	175
Index	195

## INTRODUCTION

*[L]ire ne nous oblige pas à comprendre.  
Il faut lire d'abord.*

(Jacques Lacan, sémin. xx, *Encore*, p. 161)

### Un langage pour soi

Sur ce versant, le langage, n'étant pas destiné à la communication, n'est ni utilitaire ni instrumental, et de plus il est strictement **individuel**. Cette propriété n'a rien qui permette de le confondre avec ce qu'on appelle "idiolecte" et qui désigne "le comportement *linguistique* particulier d'un *locuteur* unique, au sein d'une *communauté linguistique*"<sup>1</sup>. Elle indique que ce langage, *a priori*, se limite au sujet qui l'émet aussi bien par ses associations que par son système référentiel.

C'est pourquoi, dans une cure analytique, un effort particulier est requis de la part du psychanalyste qui ne saurait inventer un système de décodage valable pour tous – ce qui est l'erreur des disciples de Jung –, mais doit au contraire, avec chaque patient, entrer dans un nouvel ordre de référence, ce que Lacan appelle le un-par-un, d'inconscient à inconscient. Cette implication du sujet se traduit par la représentation constante de sa personne (sous quelque forme que ce soit) dans toutes les manifestations inconscientes, ce qui a amené Freud à affirmer que "le rêve est absolument égoïste"<sup>2</sup>. Le *je*

<sup>1</sup> Bernard POTTIER *et alii*, *Le Langage*, article IDIOLECTE.

<sup>2</sup> *L'Interprétation des rêves*, p. 278.



qui se manifeste alors n'est pas celui de la personne sociale du locuteur : ce *je* qui n'arrive pas à se dire est, tant que la cure n'est pas terminée (si l'on peut parler de la fin d'une cure), recouvert par le *ça* de l'inconscient.

Dans la poésie, et dans la poésie moderne en particulier, on pourrait dire qu'on retrouve cet "égoïsme", cette mise en avant du moi, si l'emploi à peu près constant du *je* n'était transposé, dilué en quelque sorte dans un *je* à la fois intime et de portée universelle<sup>3</sup>, sorte de dénominateur commun à tous les hommes, mais qui s'oppose aussi à l'idée de totalité, – à jamais étranger. Tel le voit André Frénaud :

*Je m'épie parmi ma conquête.  
Pourquoi je m'y reconnaîtrais ?  
C'est moi si peu le responsable.  
L'autre, je ne l'ai pas connu.*

*Je suis le même encore. Je me retrouve  
seul, ennemi de moi, étranger.*<sup>4</sup>

Cette altérité fondamentale du *je* est encore mieux rendue par la phrase "Je suis l'autre" inscrite par Nerval sous la célèbre photographie de Nadar, que par le "Je est un autre" de Rimbaud qui suggère une interchangeabilité moins profondément douloureuse.

Dans ces conditions, pour le travail d'interprétation, tous les possibles ne peuvent être gardés, et le langage d'un poème, les associations signifiantes ne peuvent être renvoyés qu'à des significations que le contexte justifie et soutient : le lecteur n'a pas à délirer – à moins qu'il n'y soit explicitement invité. On pourra ajouter que la personne de l'autre, du *tu*, est elle aussi diluée et

<sup>3</sup> Voir dans le présent travail, le chapitre intitulé "Le poète et son sujet".

<sup>4</sup> *Chemins du vain espoir*, "Pour ne rien perdre de ma vie", in *Il n'y a pas de paradis*, p. 119.

altérée, ce que rappelle Pierre Reverdy en affirmant :

Ce que l'on oublie c'est que le poète en écrivant ne peut pas, ne doit pas penser à l'effet que son poème produira sur quelqu'un d'autre, à moins d'être un faiseur ; la source de la poésie exclut tout souci de cet ordre sous peine de fausser et de compromettre l'essentiel.<sup>5</sup>

Autre caractéristique générale de ce langage, **il n'émerge qu'en situation.**

Freud, dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*, insiste "sur le fait que le facteur positif, favorisant le lapsus, c'est-à-dire le libre déroulement des associations, et le facteur négatif, c'est-à-dire le relâchement de l'action inhibitrice de l'attention, agissent presque toujours simultanément, de sorte que ces deux facteurs représentent deux conditions, également indispensables, d'un seul et même processus"<sup>6</sup>. Un peu plus loin, dans le même ouvrage, à propos des cas d'erreur de lecture, d'oubli, de lapsus, il note la présence systématique d'"un trouble de l'attention produit par l'intervention d'une idée étrangère, extérieure"<sup>7</sup>, et il souligne que "*dans tous les cas l'oubli était motivé par un sentiment désagréable*"<sup>8</sup>. Une des difficultés de la cure analytique est de reconstituer les conditions favorables à des manifestations inconscientes : c'est pourquoi Freud en a mis au point peu à peu la technique, avec le divan, la personne de l'analyste qui voit mais n'est pas vue, l'obligation de dire tout ce qui vient à l'esprit sans trier, l'absence, bien sûr, de toute censure, à quoi s'ajoutent l'action du transfert (et, chez l'analyste, du contre-transfert), qui est une véritable relation d'amour, la ponctuation des interprétations, ainsi que la fréquence et le retour des séances.

<sup>5</sup> *Cette Émotion appelée poésie*, p. 245.

<sup>6</sup> *Psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 69.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 145.

Il n'est pas besoin d'insister sur les conditions de l'écriture poétique. Depuis toujours, ce qu'on appelle inspiration intrigue jusqu'à la personne même du poète : on l'a attribuée à des divinités diverses, et Valéry, dans "Au sujet d'Adonis" (*Variété*) confirme :

Les dieux, gracieusement, nous donnent tel premier vers ;  
mais c'est à nous de façonner le second, qui doit consonner  
avec l'autre et ne pas être indigne de son aîné surmaturel. Ce  
n'est pas trop de toutes les ressources de l'expérience et de  
l'esprit pour le rendre comparable au vers qui fut un don.<sup>9</sup>

Quelles que soient les instances invoquées aux sources de l'écriture poétique, on peut dans un premier temps constater que pour les poètes eux-mêmes, il y a là un phénomène qui de toute façon les double en quelque sorte, ou les dédouble. On en reparlera<sup>10</sup>.

Enfin, dernière caractéristique de ce langage : on a vu qu'il n'est pas destiné à la communication, il n'est **pas fait** non plus **pour être compris** – du moins ses manifestations le laissent-elles penser – et j'ajouterai qu'il n'est pas toujours fait pour être compris de celui même qui l'émet. L'exemple du rêve est patent à cet égard ; il paraît absurde et à celui qui l'entend et au rêveur lui-même, ce qui n'empêche pas qu'il puisse être décrypté : "la figuration dans le rêve, *qui n'est certes pas faite pour être comprise*, n'est pas plus difficile à saisir que les hiéroglyphes pour leurs lecteurs", souligne Freud dans *L'Interprétation des rêves*<sup>11</sup>.

L'émergence de la pensée inconsciente est à cet égard toujours exemplaire, en ce qu'elle se fait à l'insu même du sujet, et le psychanalyste en cueille les fruits avec une particulière attention :

<sup>9</sup> *Œuvres*, t. I, p. 482.

<sup>10</sup> Voir la troisième partie, chapitre "Le poète et son sujet".

<sup>11</sup> *Op. cit.*, p. 293.

Dans le procédé psychothérapique dont j'use pour défaire et supprimer les symptômes névrotiques, je me trouve très souvent amené à rechercher dans les discours et les idées, en apparence accidentels, exprimés par le malade, un contenu qui, tout en cherchant à se dissimuler, ne s'en trahit pas moins, à l'insu du patient, sous les formes les plus diverses. Le lapsus rend souvent, à ce point de vue, les services les plus précieux, ainsi que j'ai pu m'en convaincre par des exemples très instructifs et, à beaucoup d'égards, très bizarres.<sup>12</sup>

À ce désir individuel de cacher sa propre vie inconsciente à soi-même et aux autres, correspond chez le poète la conscience qu'il y a une vérité absolue de l'Homme, cachée au sein du langage lui-même. Cette idée d'une vérité universelle que chacun cache sous le masque sans vouloir rien en savoir est contenue dans la fameuse apostrophe de Baudelaire :

*- Hypocrite lecteur, - mon semblable, - mon frère !<sup>13</sup>*

Cette apostrophe ne s'adresse pas seulement au bourgeois du XIX<sup>e</sup> siècle, mais à tout individu, pris au piège des nœuds de son désir, quels que soient son pays, sa langue, l'époque même où il vit. La poésie moderne, qui trouve ouvertement sa place dans cette énigme du désir, ne cherche pas elle non plus à se "faire comprendre" ; l'obscurité – sur laquelle j'aurai à revenir<sup>14</sup> – que certains nostalgiques lui reprochent tient à la conscience qu'ont les poètes désormais de ce qui leur échappe, pour mieux porter cet impossible à dire, que Maurice Blanchot nomme "désastre" dans l'écriture, et dans lequel le poète, lui aussi homme parmi les hommes, est également pris :

<sup>12</sup> FREUD, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 89.

<sup>13</sup> *Les Fleurs du mal*, "Au lecteur", O. C., Robert Laffont, p. 4.

<sup>14</sup> Voir pp. 281-283.

Certes, le désir d'écrire qu'emporte l'écriture et qui la porte, ne reste pas le désir en général, mais se réfracte en une multiplicité de désirs cachés ou dégagés artificieusement dont les effets de non-arbitraire (anagramme, rythme, rime intérieure, jeu magique de lettres) font du langage le plus « raisonnable » un processus contaminé, riche de ce qu'il ne peut pas dire, impropre à ce qu'il dit et énonçant dans le secret (bien ou mal gardé) l'impropriété insaisissable.<sup>15</sup>

Ces « effets de non-arbitraire », de même que tous les phénomènes langagiers qui cherchent à dissimuler, à autrui<sup>16</sup> comme à soi-même, un pan de réalité, concernent tous la face signifiante du signe, et lui font jouer un rôle moteur. Or ce qui caractérise le signifiant, c'est que « [c]e qu'il signifie renvoie à celui pour qui il signifie, et donc au sujet »<sup>17</sup>.

### Un langage qui opère à partir du signifiant

Qu'en est-il de ce signifiant qui joue là un rôle primordial ? Il ne correspond pas à la définition saussurienne où il est finalement confiné à un rôle de simple support, acoustique ou graphique. Lacan le redéfinit en le rattachant à une tradition beaucoup plus ancienne, après s'être posé la question, « Qu'est-ce que le signifiant ? » :

Le signifiant – tel que le promeuvent les rites d'une tradition linguistique qui n'est pas spécifiquement saussurienne, mais remonte jusqu'aux Stoïciens d'où elle se reflète chez Saint Augustin – est à structurer en termes topologiques. En effet, le signifiant est d'abord ce qui a effet de signifié, et il

<sup>15</sup> *L'Écriture du désastre*, p. 207.

<sup>16</sup> Pierre GUIRAUD *Les Jeux de mots*, pp. 94-95 : « Cette spéculation hermétique qui travaille le langage depuis toujours a mis en œuvre toutes les façons imaginables de cacher la pensée sous les mots : substitution, interversion, inclusion, énigmes... »

<sup>17</sup> Alain JURANVILLE, *Lacan et la philosophie*, p. 49.

importe de ne pas élider qu'entre les deux, il y a quelque chose de barré à franchir.<sup>18</sup>

Ce "quelque chose de barré", c'est, au premier sens<sup>19</sup>, la barre qui sépare le signifiant du signifié dans l'algorithme que Lacan écrit  $\frac{S}{s}$ , plaçant le signifiant au-dessus de la barre. Cet algorithme, avec la barre qui sépare les deux domaines, est celui qui fonctionne dans le discours courant de la communication : le signifiant est le support passif, soumis aux règles du lexique et de la grammaire, mais les idées, la logique, avancent, elles, par les signifiés. Il n'en va pas de même, démontre Lacan dans "L'instance de la lettre dans l'inconscient"<sup>20</sup>, pour la psychanalyse et pour la poésie, où, la barre étant levée entre les deux, le signifiant joue, de même que le signifié, un **rôle actif** dans l'avancée de ce qui est dit.

Le signifiant, libre, par la levée de la barre, de son compagnonnage obligé avec un signifié, et le signifié jouent donc de pair, mais avec cette différence que le signifiant a le rôle premier. La **primauté du signifiant** dans l'inconscient est soulignée par Lacan dès le troisième séminaire :

L'inconscient est, dans son fond, structuré, tramé, chaîné, tissé de langage. Et non seulement le signifiant y joue un aussi grand rôle que le signifié, mais il y joue le rôle fondamental.<sup>21</sup>

<sup>18</sup> Séminaire XX, *Encore*, p. 22.

<sup>19</sup> Il y a aussi à prendre en compte, de manière corrélatrice, d'une part le fait que le sujet parlant est lui-même barré, c'est-à-dire confronté au manque dans l'Autre, d'autre part le fait qu'une barrière est édiflée entre le sujet et le vide de la Chose, barrière dans laquelle le fantasme joue un rôle fondamental. Ces concepts seront éclairés dans la deuxième partie.

<sup>20</sup> *Écrits*, pp. 493 à 528.

<sup>21</sup> *Les Psychoses* (1955-1956), p. 135.

Il y reviendra très souvent ensuite, et en particulier dans "Situation de la psychanalyse en 1956", où il note, chez Saussure, et également chez Baudouin de Courtenay, Quintilien et saint Augustin, que

[l]a primauté du signifiant sur le signifié y apparaît déjà impossible à éluder de tout discours sur le langage, non sans qu'elle déconcerte trop la pensée pour avoir pu, même de nos jours, être affrontée par les linguistes.

Seule la psychanalyse est en mesure d'imposer à la pensée cette primauté en démontrant que le signifiant se passe de toute cogitation, fût-ce des moins réflexives, pour exercer des regroupements non douteux dans les significations qui asservissent le sujet, bien plus : pour se manifester en lui par cette intrusion aliénante dont la notion de *symptôme* en analyse prend un sens émergent : le sens du signifiant qui connote la relation du sujet au signifiant.<sup>22</sup>

Comment le signifiant agit-il ? Il agit comme **pure différence**, et là encore en dehors de tout élan de communication. Lacan précise dans *Encore* :

Le signifiant en lui-même n'est rien d'autre de définissable qu'une différence avec un autre signifiant. C'est l'introduction de la différence comme telle dans le champ, qui permet d'*extraire de lalangue ce qu'il en est du signifiant*.<sup>23</sup>

Le caractère fruste de cette lalangue fait que, en tant que pure différence, le signifiant n'est pas toujours lan-gagier. En effet, dans l'analyse, le signifiant n'est pas seulement linguistique : on peut citer les cas de méprise dont parle Freud au chapitre 7 de *Psychopathologie de la vie quotidienne* ; le premier le concerne directement, et montre que le signifiant peut être un simple geste :

<sup>22</sup> *Écrits*, p. 467.

<sup>23</sup> *Op. cit.*, p. 129. C'est moi qui souligne.

Autrefois, alors que je faisais plus souvent qu'aujourd'hui des visites à domicile, il m'arrivait fréquemment, une fois devant la porte à laquelle je devais sonner ou frapper, de tirer de ma poche la clef qui me servait à ouvrir la porte de mon propre domicile, pour, aussitôt, la remettre presque honteusement. En m'observant bien, j'ai fini par constater que cet acte manqué, consistant à sortir ma clef devant la porte du domicile d'un autre, *signifiait* un hommage à la maison dans laquelle je me rendais. C'était comme si j'avais voulu dire : "ici je suis comme chez moi", car la méprise ne se produisait que devant des maisons où j'avais des malades pour lesquels j'étais toujours le bienvenu.<sup>24</sup>

On remarquera que, certes, le signifiant n'est pas linguistique, puisque c'est le geste de tirer sa clef, mais qu'il se traduit par une phrase, elle bien linguistique : "ici je suis comme chez moi". Il en va de même, comme le démontre le chapitre 12 de *Psychopathologie de la vie quotidienne*, pour les chiffres.

Il est à peine besoin de rappeler que la poésie, depuis un siècle, a introduit la dimension visuelle, sous forme de jeux de mise en page, de calligrammes et de logogrammes, en une véritable topographie poétique<sup>25</sup>. Cependant, dans la mesure où il s'agit ici de l'autre versant du langage, on s'intéressera plus précisément, dans les chapitres qui suivent, au signifiant dans ses manifestations langagières.

On a déjà vu que ce langage n'obéissait pas aux lois du discours courant. On verra qu'il infirme à peu près toutes les bases de la définition du langage avancées par la linguistique depuis Saussure : la linéarité du signifiant, le caractère discret du signe, son caractère dénombrable, voire fini<sup>26</sup>, et l'arbitraire même.

<sup>24</sup> *Op. cit.*, p. 174. C'est moi qui souligne.

<sup>25</sup> Voir Michèle AQUIEN, *Dictionnaire de poétique*, aux articles correspondants.

<sup>26</sup> Ces deux derniers caractères, définis par Z. Harris, sont rappelés par Julia KRISTEVA dans *La Révolution du langage poétique*, p. 17.



The first part of the book is devoted to a general history of the United States from its discovery by Columbus in 1492 to the present time. It covers the early years of settlement, the struggle for independence, the formation of the Constitution, and the development of the nation as a great power.

The second part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1789 to the present time. It covers the early years of the Republic, the expansion of the nation, the Civil War, and the development of the nation as a great power.

The third part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1865 to the present time. It covers the Reconstruction period, the Gilded Age, and the development of the nation as a great power.

The fourth part of the book is devoted to a detailed history of the United States from 1914 to the present time. It covers the Progressive Era, the World Wars, and the development of the nation as a great power.

## CHAPITRE I

### GRAMMAIRES DU SIGNIFIANT

*Les mots que j'emploie,  
Ce sont les mots de tous les jours, et ce ne sont  
point les mêmes !*  
(CLAUDEL, *Cinq Grandes Odes* IV, "La Muse qui  
est la grâce"<sup>1</sup>)

Situé sur cet autre versant du langage de manière paradoxale par rapport à son statut dans le langage courant, le signifiant agit ; on peut se demander comment il fonctionne, comment dans ces conditions il avance : c'est ce que j'appelle les "grammaires" du signifiant ainsi défini. Si j'écris le mot "grammaires" au pluriel, c'est que ses modes sont multiples et imprévisibles, et qu'il n'y a pas de règles fixes. L'usage du signifiant n'a rien là de savant au sens scientifique du terme ; la nature de son activité tient à sa plasticité considérable, qui lui permet de démultiplier les rapports avec les autres signifiants et avec les signifiés.

<sup>1</sup> *Œuvre Poétique*, p. 265.

## I- LE SIGNIFIANT PROTÉIFORME

*Quel pur travail de fins éclairs consume  
Maint diamant d'imperceptible écume*  
(Paul VALÉRY, *Charmes*, "Le Cimetière marin"<sup>2</sup>)

### I-1. Lectures multiples

Les limites du signe, avec ses deux faces indissociables, volent en éclats, et la notion de mot n'est alors plus de mise. Le phénomène est bien connu dans le calembour, qui court sur plusieurs éléments verbaux, comme le montre l'exemple suivant, cité par Pierre Guiraud<sup>3</sup> : "Sais-tu pourquoi tu aimes la chicorée ? – Parce qu'elle est amère" (c'est-à-dire **ta mère**). Le calembour remonte jusqu'à la liaison pour former une autre combinaison possible avec les mêmes sons, qui renvoie à un autre signifié. On se fonde alors sur les **lectures diverses d'un même signifiant phonique**. Un mécanisme identique est en jeu dans le fonctionnement inconscient, et c'est sans doute une des raisons qui font que le calembour est condamné par la bienséance sociale : il renvoie de toute façon aux pulsions premières de l'individu qui alors se découvre<sup>4</sup>.

Je ne donnerai qu'un rapide exemple de ce fonctionnement inconscient qui a été largement illustré par Freud. Cet exemple m'a été rapporté par un médecin généraliste qui a montré là sa finesse analytique : une

<sup>2</sup> *Œuvres*, t. I, p. 147.

<sup>3</sup> *Les Jeux de mots*, Que sais-je ?

<sup>4</sup> Voir la deuxième partie ("Partie synthétique") de *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* de FREUD.

dame était venue le consulter parce que son fils de quatre ans était victime de terreurs nocturnes et ne dormait plus depuis un certain temps – depuis, comme le révéla l'entretien, qu'il avait visité avec ses parents le château d'Angers. Dans un de ses cauchemars les plus pénibles, il avait rêvé qu'un rat était grimpé sur son ventre, et terrifié, il avait appelé sa mère : "Maman, j'ai un rat sur moi". Le médecin demande alors à la mère : "L'avez-vous rassuré ?" Et c'était effectivement la bonne réaction : le nom du château avait été entendu par cet enfant comme le **château-danger**, et la phrase par laquelle se résumait son cauchemar était l'expression d'une demande : **rassure-moi**. La demande en elle-même n'était pas un cauchemar, mais la terreur était provoquée par ce "danger" dont on ne lui avait, bien évidemment, rien dit : il avait, comme on dit couramment, mal entendu.

C'est ce même fonctionnement du signifiant qui a été exploré de manière très approfondie par les Grands Rhétoriciens. Dans son *Art de rhétorique*, Jean Molinet établit une liste de mots "équivoques", qui peuvent être lus de quatre manières différentes, tels

<i>divers</i> (l'adjectif)	<i>sansonnet</i> (l'oiseau)
<i>dis vers</i> (tu dis des vers)	<i>sans son est</i> (= il est sans son)
<i>dis vers</i> (= dix vers de terre)	<i>sans sonnet</i> (le poème)
<i>dis vers</i> (= dix [arbres] verts)	<i>sans son net</i> (pas de son net)

Dans ces deux cas, celui de l'enfant, et celui de l'équivoque, le signifiant donne lieu à de véritables **rébus** : ce qui est représenté n'est pas la chose, mais son nom. Les Grands Rhétoriciens remplaçaient d'ailleurs parfois la rime par un rébus<sup>5</sup>. La rime équivoquée en particulier utilise le calembour : longtemps condamnée comme contraire à l'esprit de la poésie (tel que le conce-

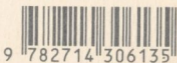
<sup>5</sup> Voir l'ouvrage en deux tomes de Jean CÉARD et Jean-Claude MARGOLIN, *Rébus de la Renaissance*, Maisonneuve et Larose, 1986.

## Michèle Aquien L'autre versant du langage

*L'Autre versant du langage* décrit un langage spécifique formant un système complet. Tout en se greffant sur du discours, ce langage n'est pas destiné à la communication, et il s'oppose même au discours ordinaire en ce qu'il donne la primauté au signifiant. De surcroît, il est limité à celui qui l'émet, et n'est pas fait pour être compris. Il n'émerge que dans des circonstances particulières, non maîtrisables, hors de la volonté consciente du sujet : au contraire, il lui échappe. C'est un lieu de création verbale constante. Il n'est soumis à aucune des grandes lois linguistiques saussuriennes : il ne connaît pas la linéarité grâce à sa polyvalence et à sa densité, ni non plus l'arbitraire du signe puisque le sujet projette sur lui des motivations liées à sa lettre. Le caractère latent de ce langage, ce qu'il a de fruste dans sa souplesse et de simple dans ses opérations, le rendent fulgurant ; mais corrélativement, l'ordre du signifiant se caractérise par la répétition. D'où une organisation cyclique du temps, qui lie le signifiant à la mémoire, au rythme et au nombre.

La poésie rend manifeste une dimension supplémentaire, puisque le poème dans son entier fonctionne comme un signifiant, une structure de nomination pour un signifié autrement indicible. Le langage poétique est l'écriture même de ce qui fait qu'il y a du sujet, il lui parle là où il y a du sens pour lui, avant toute compréhension. Aussi le signifiant ne doit-il pas être pris comme et dans une valeur, mais il s'agit de dégager ce qu'il apporte de neuf, ce en quoi il fait vivre et met en forme telle structuration signifiante, en l'utilisant d'une manière qui lui est propre pour porter l'unité du sens.

*Michèle AQUIEN est maître de conférences à l'Université de Paris XII où elle enseigne la stylistique et la poétique.*



ISBN 2-7143-0613-6

165 F

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 0063335 5

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

